Les Arméniens du Mont Moussa

—»o«—

SAUVÉS PAR UNE ESCADRE FRANÇAISE

Il y a quelques semaines, quatre mille Arméniens réchappés des massacres débarquaient à Alexandrie des navires d'une escadre française Un officier de la marine française qui a collaboré au sauvetage de ces malheureux a fait à un journal égyptien le récit de cette extraordinaire aventure. En voici l'essentiel que nous empruntons à notre confrère la Gazette de Lausanne.

TRAQUÉS

Les Arméniens de 8 villages, dans la province turque de Souaidieh, entre Alexandrette et Antioche, prenant avec eux 1.500 têtes de bétail s'étaient réfugiés sur les hauteurs du Djebel-Moussa pour échapper à la déportation, au déshonneur et au massacre. Des pentes qui descendent vers la côte ils espéraient pouvoir faire appel aux bâtiments de guerre alliés. Depuis quarante jours ils tenaient les Turcs en respect. Partout, sous les ordres de leurs vaillants chefs Essayr Yacoubian, Pierre Dimlakian, ils avaient repoussé les attaques des réguliers et des bachi-bozouks, mettant hors de combat plus d'un millier d'entre eux, leur prenant armes et munitions et se servant de celles-ci, pour continuer la résistance. Trois mille cinq cents femmes, enfants et vieillards avaient pour toute protection 800 guerriers d'âges divers armés seulement de 140 fusils Gras, de quelques Mausers pris aux Turcs et de 500 autres fusils de chasse plus ou moins hors d'usage.

Les héros arméniens se signalaient tous les jours par de nouvelles prouesses, mais l'ennemi revenait chaque fois plus nombreux, bloquait toujours plus étroitement sa proie.

Des bâtiments de guerre avaient bien passés, mais les signaux des insurgés n'avaient pas été aperçus. Or les munitions commençaient à s'épuiser et les chefs, d'accord avec tous les soldats, préféraient plutôt que de se rendre aux brutes turques, de s'exterminer eux et leurs familles.

LE CROISEUR PROVIDENTIEL

Le 40e jour de la résistance, la Providence se révéla sous la forme d'un croiseur français. Les insurgés agitèrent une fois de plus sur les plus hautes crêtes leurs fanions multicolores. Le croiseur aperçut les signaux et se rapprocha de la côte. A n'en pas douter, c'était une demande de secours. L'embarcation ne pouvant accoster, des hommes vinrent à sa rencontre à la nage. Les Arméniens expliquèrent leur situation et implorèrent l'aide de la France. « Donnez-nous des armes et des munitions ,supplièrent-ils, et nous tiendrons la montagne jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul des nôtres, ou un seul Turc. Nous avons juré de n'être plus des esclaves. »

L'ESCADRE APPROCHE

Avisé par T. S. F. l'amiral commandant de l'escadre rallia l'endroit indiqué, se fit présenter les délégués arméniens et après les avoir longuement interrogés les assura de toute sa sympathie. Il laissa donc, avant de s'éloigner, un de ses navires en vue du mont Moussa et donna les instructions pour le sauvetage. Le lendemain, trois autres navires de guerre se joignirent au précédent, et bientôt un bombardement était dirigé contre les assiégeants tandis que les Arméniens enthousiasmés, profitant de la panique des Turcs, les repoussaient bien au-delà de leurs positions.

L'EMBARQUEMENT DES NON-COMBATTANTS

L'effet matériel et moral du tir fut tel que l'embarquement des femmes, des enfants et des vieillards put commencer le lendemain pendant que les combattants arméniens maintenaient leurs positions. Chaque bâtiment avait reçu l'ordre de construire un radeau avec les moyens de son bord, car le ressac ne permettait pas aux embarcations ordinaires d'accoster à la petite plage caillouteuse, au débouché de l'étroite vallée qui partageait en deux secteurs les positions occupées par les Arméniens et offrait ainsi une sécurité relative.

De bonne heure donc, les embarcations françaises se dirigeant vers le rivage où exacts au rendez-vous et pressés de fuir le joug des Turcs, les réfugiés sont groupés par villages. Par malheur, la mer est si houleuse qu'il ne fallut pas moins de trois heures d'habiles manœuvres pour mettre les radeaux en communication avec la terre. On y parvint enfin grâce à l'énergie des marins. Les radeaux furent reliés à la rive et aux embarcations par de fortes amarres. Une première manœuvre les tirait vers le rivage où ils étaient chargés de réfugiés. Une seconde les ramenait vers les embarcations éloignées d'une trentaine de mètres. Celles-ci, une fois remplies, se dirigeaient vers les bâtiments de l'escadre.

Ce va et vient se répéta jusqu'à ce que, à la tombée de la nuit, la totalité des vieillards, femmes et enfants eut été embarquée, sans qu'il se fût produit un seul accident. Il y eut cependant des moments de terrible anxiété. Les malheureux, cramponnés en grappes, les uns aux autres d'abord puis aux marins qui les encadraient et les retenaient quand les lames furieuses menaçaient d'emporter la charge humaine. Les cris des femmes et des enfants couvraient parfois le fracas des vagues qui se brisaient sur le rivage.

Parmi ce troupeau affolé se trouvèrent deux femmes qui venaient d'accoucher, de vieillards presque centenaires qui n'avaient jamais connu que leurs montagnes tremblaient comme des feuilles.

De temps à autre un homme fend la foule le fusil en bandouillère. C'est un guerrier qui a enfreint les ordres en songeant à sa famille. Il vient en hâte embrasser les siens puis retourne à son poste, se retournant pour suivre sa femme et ses enfants qu'on transporte sur le radeau.

LES COMBATTANTS

La plage est vide. C'est le tour de recueillir les combattants. Mais l'opération est délicate. Il faut que leur retraite s'effectue sans bruit, et assez rapidement pour que les Turcs n'aient pas le temps de venir attaquer sur la plage.

Le lendemain donc, sous la surveillance de l'escadre qui scrute les hauteurs, les ordres sont donnés, et les vingt postes arméniens se replient les uns après les autres. Aussitôt qu'ils arrivent sur la plage, ils sont embarqués, à destination des navires de guerre qui les attendent.

Au moment où les derniers postes atteignaient la plage, il y eut une alerte : des coups de feu partirent de la vallée. Les marins français crurent à une attaque. L'affaire fut bientôt éclaircie : à l'arrivée des chefs demeurés les derniers leurs compatriotes les avaient salués d'une décharge de joie.

Avant d'abandonner le pied de cette montagne où ils avaient juré mourir plutôt que de se rendre, où cinquante jours ils avaient résisté à un ennemi dix fois supérieur, les guerriers arméniens firent un immense bûcher de tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Les animaux furent abattus à coups de fusils et de poignards, d'autres furent immobilisés près du bûcher. Ils ne voulaient rien laissé aux mains des Turcs. Lorsque la dernière embarcation quitta la plage, lorsque le soir les derniers bâtiments chargés de réfugiés s'éloignèrent, la plage que les réfugiés appelaient la plage du salut, disparut dans un immense nuage de fumée. Holocauste superbe et navrant à la fois à la Providence et à la liberté. Quelques pauvres bêtes devaient encore râler çà et là au pied des boux grésillants.